

PRÉFACE

DE

L'ÉDITION ALLEMANDE.

« Ceux qui savent lire remarqueront bien d'eux-mêmes dans ce livre que les plus grands défauts ne m'en peuvent être imputés, et ceux qui ne savent pas lire ne remarqueront rien du tout. » Ce simple syllogisme, dont le vieux Scarron a fait précéder son Roman comique, je pourrais aussi le mettre en tête de ces pages plus sérieuses.

Je publie ici une série d'articles et de bulletins quotidiens que j'ai écrits pour la *Gazette universelle d'Augsbourg*, selon les exigences du moment, au milieu de circonstances orageuses de toute sorte, dans un but facile à deviner et sous le bon plaisir de restrictions qu'on devinera mieux encore. Je suis obligé de publier et de resserrer en forme de livre, et sous mon nom, ces feuilles anonymes et légères, afin qu'aucun autre, comme j'en ai été menacé, ne les réunisse à sa guise, ne les mutilé selon son caprice, ou n'y mêle des produits étrangers qu'on m'attribuerait à tort.

Je profite de cette occasion pour déclarer de la manière la plus positive que, depuis deux ans, je n'ai pas fait imprimer une seule ligne dans un journal politique allemand autre que

la *Gazette d'Augsbourg*. Celle-ci, qui mérite si bien l'autorité si réputée dont elle jouit, et qu'on pourrait nommer la *Gazette universelle de l'Europe*, m'a paru, en raison de cette autorité et de son immense débit, la feuille la plus faite pour des articles qui n'avaient en vue que la connaissance du présent. Si nous arrivons à ce point, que la grande masse comprenne le présent, les peuples ne se laisseront plus exciter à la haine et à la guerre par les écrivains serviles de l'aristocratie; la grande confédération des peuples, la sainte-alliance des nations se formera; nous ne serons plus forcés, par défiance mutuelle, de nourrir des armées permanentes de meurtriers au nombre de quelques centaines de mille; nous utiliserons au profit de l'agriculture leurs glaives et leurs chevaux, et nous aurons enfin paix, aisance et liberté. Ma vie restera consacrée à cette mission: c'est mon emploi à moi. La haine de mes ennemis peut servir de garant que j'ai rempli jusqu'à ce jour cet emploi fidèlement et avec honneur. Je me montrerai toujours digne de cette haine. Mes ennemis ne prendront pas le change, lors même que mes amis, au milieu du tumulte des passions, en viendraient à tenir pour tiédeur mon calme raisonné. Sans doute ceux-ci me méconnaîtront moins aujourd'hui que naguère, alors qu'ils croyaient toucher au but de leurs vœux et que l'espérance de la victoire enflait leurs voiles. Je ne pris aucune part à leurs folles illusions, mais j'en prendrai toujours à leur malheur. Je ne rentrerai point dans ma patrie, tant qu'un seul de ces nobles fugitifs, qu'un enthousiasme trop sublime a empêchés d'écouter la raison, languira sur la terre étrangère et dans l'affliction. Je mendierais une croûte de pain auprès du Français le plus pauvre, plutôt que de prendre du service sous ces orgueilleux protecteurs, dans la patrie allemande, ces hommes qui tiennent la modération de la force pour lâcheté, ou même pour un prélude de transition au servilisme, et considèrent notre plus belle

vertu, la foi aux nobles sentiments d'un adversaire, comme une stupidité héréditaire chez la race plébéienne. Je ne rougirai jamais d'avoir été trompé par ceux qui faisaient luire à nos yeux de si belles espérances. « Comme tout devait s'arranger entre eux et nous de la manière la plus aimable ; comme nous devons garder une aimable modération, afin que les concessions ne fussent pas forcées et partant stériles ; comme ils voyaient bien eux-mêmes qu'on ne pouvait sans danger nous retenir plus longtemps notre liberté!... » Oûi, nous avons été dupes encore une fois, et nous devons avouer que le mensonge a de nouveau remporté une grande victoire et moissonné de nouveaux lauriers. Dans le fait, nous sommes les vaincus ; et depuis la fourberie héroïque a été officiellement publiée, depuis la promulgation des déplorables résolutions de la diète germanique en date du 28 juin, notre cœur se noie dans l'affliction et dans la colère.

Malheureuse patrie ! quelle honte t'est réservée si tu supportes cet outrage ! Que de douleurs, si tu ne le supportes pas !

Jamais peuple n'a été insulté plus cruellement par les hommes du pouvoir. Ce n'est pas seulement parce que ces ordonnances de la diète présupposaient que nous trouverions tout pour le mieux ; mais on voudrait absolument nous faire croire que nous n'avons éprouvé en cela ni tort ni préjudice. Mais si vous avez pu attendre avec confiance de notre part une soumission servile, vous n'aviez pas du moins le droit de nous prendre pour des imbéciles. Une poignée de gentilâtres, qui n'ont rien appris qu'un peu de maquignonnage, de coups de volte dans les jeux de cartes, de tours de gobelots, ou quelque autre misérable métier de fripons, à l'aide duquel on peut au plus ébahir les paysans dans les foires, s'imaginent pouvoir éblouir tout un peuple, bien plus le peuple qui a inventé la poudre et l'imprimerie, et la *critique*

de la raison pure. Cet affront immérité, de nous avoir supposés plus sots que vous ne l'êtes vous-mêmes, de vous être figuré que vous pouviez nous tromper, c'est là l'affront le plus offensant que vous nous ayez fait en présence des peuples qui nous contemplaient et qui attendent avec impatience ce que nous ferons. Il n'est plus seulement question de la liberté, disent-ils; il s'agit aujourd'hui de l'honneur.

Je ne veux pas inculper les princes constitutionnels allemands; je connais l'embarras de leur situation: je sais qu'ils languissent dans les chaînes de leurs petites camarillas et ne peuvent être responsables. Et puis, ils ont aussi été embauchés, à l'aide de contraintes de toute espèce, par l'Autriche et par la Prusse. Nous n'avons pas l'intention de les injurier, mais bien de les plaindre: Tôt ou tard, ils recueilleront les fruits les plus amers de la mauvaise semence. Les insensés! ils sont encore jaloux les uns des autres, et pendant que tout œil clairvoyant entrevoit qu'ils seront à la fin médiatisés par l'Autriche et par la Prusse, toutes leurs idées, tous leurs efforts ne tendent qu'aux moyens d'arracher au voisin une parcelle de son petit territoire: semblables, en vérité, à ces voleurs qui, pendant qu'on les mène pendre, se dévalisent encore les uns les autres.

Nous ne pouvons accuser sans réserve, à raison des hauts faits de la diète germanique, que les deux puissances absolues, l'Autriche et la Prusse. Je ne saurais préciser quelle part de reconnaissance chacune d'elles peut réclamer de nous. Il me semble cependant que l'Autriche a su de nouveau reporter sur les épaules de son sage confédéré tout l'odieux de ces actes éclatants. Au fait, nous pouvons combattre contre l'Autriche, lui livrer hardiment un combat à mort, et le glaive à la main; mais nous sentons dans le fond du cœur que nous ne sommes pas fondés à insulter cette puissance avec des paroles offensantes. L'Autriche a toujours été un ennemi franc et loyal, qui n'a jamais nié ni

même suspendu un seul instant sa lutte contre le libéralisme. Metternich n'a jamais fait les doux yeux à la déesse de la liberté; jamais, dans l'inquiétude de son cœur, joué le démagogue; jamais chanté les chansons d'Arndt, en buvant la bière blanche du Brandebourg; sauté avec Jahn des sauts gymnastico-patriotiques sur la *Haasenheide*; il n'a fait jamais de la bigoterie piétiste; il n'a jamais pleuré sur les détenus des forteresses, pendant qu'il les y tenait à la chaîne. On a toujours su ce qu'il pensait à cet égard, toujours su qu'il fallait se garder de lui, et l'on s'en est fort bien gardé. C'a toujours été un homme sûr, qui ne nous a jamais trompés par de gracieuses œillades, ni révolté par des malices privées. On savait qu'il n'agissait ni par amour, ni par haine mesquine, mais grandement, et dans l'esprit d'un système auquel l'Autriche est demeurée fidèle depuis trois siècles. C'est le même système pour lequel l'Autriche a combattu contre la Réforme, le même pour lequel elle a engagé la lutte avec la révolution. Pour ce système ont combattu non pas seulement les hommes, mais encore les femmes de la maison de Habsbourg. C'est pour le maintien de ce système que Marie-Antoinette livra le combat le plus hardi dans les Tuileries; pour ce système que Marie-Louise qui, déclarée régente, aurait dû combattre pour son mari et pour son fils, s'en abstint dans ce même palais des Tuileries, et déposa les armes; pour ce système que l'empereur François a renié les sentiments les plus chers, et supporté d'indiscibles souffrances de cœur; il porte encore en ce moment le deuil de son petit-fils chéri qu'il a immolé à ce système: cette nouvelle douleur a bien courbé la tête blanchie qui porta jadis la couronne impériale d'Allemagne..... Ce pauvre empereur en deuil est encore aujourd'hui le véritable représentant de l'Allemagne malheureuse!

Pour la Prusse, nous en devons parler sur un autre ton. Nous ne sommes du moins arrêtés ici par aucune piété

pour la sainteté d'une tête impériale d'Allemagne. Que les savants valets des bords de la Sprée rêvent un grand empereur des Borussiens et proclament l'hégémonie et la magnifique et protectrice suzeraineté de la Prusse, à la bonne heure ! Mais jusqu'à présent, la couronne de *Carolus Magnus* est suspendue trop haut, et les doigts crochus des Hohenzollern pourraient bien ne pas réussir encore à la faire descendre jusqu'à eux et à l'ajouter dans leur escarcelle à leur précédent butin de tant de joyaux saxons et polonais. Oui, la couronne de Charlemagne est encore trop haut, et je doute qu'elle descende jamais sur la tête badine de ce prince engoué de moyen âge, auquel ses barons rendent déjà, et par avance, hommage, comme au futur restaurateur de la chevalerie. Je crois plutôt que S. A. R. le prince royal de Prusse ne sera, au lieu d'un continuateur de Charles le Grand, qu'un continuateur de Charles X et de Charles de Brunswick.

Il est vrai que, naguère encore, beaucoup d'amis de la patrie ont souhaité l'agrandissement de la Prusse, et espéré voir dans ses rois les chefs d'une Allemagne une et indivisible; qu'on a su amorcer le patriotisme, et qu'il y a eu un libéralisme de Prusse, et que les amis de la liberté tournaient déjà des regards confiants vers les tilleuls de Berlin. Pour moi, je n'ai jamais voulu consentir à partager cette confiance. J'observais bien plutôt avec inquiétude cet aigle prussien, et pendant que d'autres vantaient sa hardiesse à regarder le soleil, moi je n'étais que plus attentif à ses serres. Je ne pouvais me fier à cette Prusse, à ce bigot et long héros en guêtres, glouton, vantard, avec son bâton de caporal qu'il trempe dans l'eau bénite avant de frapper. Elle me déplaisait, cette nature à la fois philosophe, chrétienne et soldatesque, cette mixture de bière blanche, de mensonge et de sable de Brandebourg. Elle me répugnait, mais au plus haut degré, cette Prusse hypocrite, avec

ses semblants de sainteté, ce Tartuffe entre les États.

Enfin quand Varsovie tomba, tomba aussi le tendre et pieux manteau dont la Prusse avait si bien su se draper, et les plus myopes aperçurent l'armure de fer du despotisme qui était restée cachée. Cette salutaire révélation, c'est au malheur des Polonais que l'Allemagne en a été redevable.

Les Polonais!... Le sang tremble dans mes veines quand j'écris ce mot, quand je pense à la conduite que la Prusse a tenue vis-à-vis de ces nobles enfants du malheur, combien elle s'est montrée lâche, petite, assassine! L'historien, ému d'horreur, ne trouvera pas de paroles s'il veut raconter ce qui s'est passé à Fischau; c'est plutôt au bourreau à écrire ces déshonorants hauts faits.

— J'entends déjà le fer rouge siffler sur le maigre dos de la Prusse. —

J'ai lu naguère, dans la *Gazette d'Augsbourg*, que le conseiller intime Frédéric de Raumer, qui s'est acquis dernièrement la réputation d'un révolutionnaire de S. M. le roi de Prusse, en se révoltant, comme membre de la commission de censure, contre une rigueur trop oppressive, venait d'être chargé de justifier les procédés du gouvernement prussien à l'égard de la Pologne. L'écrit est achevé, et l'auteur a déjà reçu pour sa peine ses 200 thalers sonnants. Cependant, j'apprends qu'il n'a pas paru à la camarilla de Brandebourg écrit d'une manière assez servile. Quelque peu important que paraisse ce fait, il l'est pourtant assez pour caractériser l'esprit des hommes du pouvoir et la position de leurs subordonnés. Je connais par hasard le pauvre Frédéric de Raumer; je l'ai vu quelquefois se promener sous les tilleuls avec sa petite capote gris-bleu et sa petite casquette bleu-gris. Je le vis une fois en chaire, traitant le sujet de la

mort de Louis XVI et versant à cette occasion quelques larmes officielles d'un fidèle fonctionnaire de S. M. le roi de Prusse; puis j'ai lu, dans un *Almanach des Dames*, son histoire des Hohenstaufen; je connais aussi ses *Lettres de Paris*, où il communique à madame Crelinger, l'actrice, et à son mari, ses idées sur la politique et le théâtre en France. C'est un homme tout à fait paisible, qui fait queue avec tranquillité. C'est le meilleur parmi les écrivains médiocres; et puis, il ne manque pas de sel, et il a une certaine érudition extérieure, qui ne le fait pas mal ressembler à un vieux hareng sec enveloppé chez la beurrière dans le papier d'un bouquin scientifique. Je le répète, c'est la créature la plus pacifique, la plus patiente, qui s'est toujours laissé paisiblement bâter par ses supérieurs, portant avec un trot obéissant son sac jusqu'au moulin académique et ne s'arrêtant que là où l'on faisait de la musique de Sébastien Bach. Jusqu'à quel degré d'infinité a-t-il donc fallu que descendit l'esprit d'oppression d'un gouvernement, puisqu'un Frédéric de Raumer lui-même en a perdu patience, est devenu rétif, et n'a plus voulu trotter plus loin, et même a commencé à parler en langage d'homme? Aurait-il vu peut-être l'ange avec son glaive au milieu du chemin, tandis que les Balaam de Berlin, éblouis qu'ils sont, ne le voient pas encore? Hélas! ils ont donné des coups de pied à la pauvre créature, ils l'ont déchirée avec leurs éperons dorés et l'ont déjà battue jusqu'à trois fois. Mais le peuple des Borussiens (et l'on peut d'après cela juger sa position) a vanté son Frédéric de Raumer comme un Ajax de la liberté. Aujourd'hui ce même révolutionnaire de S. M. prussienne vient d'être employé à écrire une apologie de la conduite du gouvernement dans l'affaire de Pologne et à réhabiliter dans l'opinion publique le cabinet de Berlin.

Cette Prusse! elle sait mettre tout à profit, même ses révolutionnaires. Elle emploie des comparses de toute cou-

leur pour sa comédie politique; elle utilise ses zèbres aux raies tricolores. Elle a fait servir dans les derniers temps ses démagogues les plus fougueux à prêcher par le monde que toute l'Allemagne devait devenir prussienne. Hegel lui-même a été obligé de démontrer comme rationnel le *statu quo* de la servitude; il a fallu que Schleiermacher protestât contre la liberté et recommandât le dévouement chrétien au bon plaisir de l'autorité. C'est chose infâme et révoltante que cette profanation de philosophes et de théologiens, par l'influence desquels on veut agir sur le peuple, et qu'on force à se déshonorer publiquement, à trahir la raison et Dieu. Que de beaux noms flétris! que de charmants talents desséchés dans le but le plus indigne! Qu'il était beau le nom d'Arndt avant que, par ordre supérieur, il écrivit ce pamphlet teigneux, où il frétille comme un chien, en l'honneur de l'ancien maître, et en vrai chien vandale, aboie après le soleil de juillet! Il rendait un son bien honorable le nom de Staegemann: combien il est tombé bas depuis qu'il a écrit des poésies russes! Puisse lui pardonner la muse dont le saint baiser avait consacré ses lèvres pour de meilleurs chants! Schleiermacher est devenu chevalier de l'aigle rouge de troisième classe! C'était jadis un meilleur chevalier, et par lui-même un aigle, et il appartenait à la première classe. Mais ce ne sont pas seulement les grands, ce sont aussi les petits qu'on ruine de cette façon. Nous avons le pauvre Ranke, que le gouvernement prussien a fait voyager à ses frais: il avait un joli talent pour découper et coller d'un air pittoresque les unes à côté des autres de petites figurines historiques; excellente âme, tendre comme de l'agneau aux navets de Teltow; homme innocent, que je prendrai pour ami de la maison si jamais je me marie, et certainement libéral aussi. Ce pauvre garçon a été récemment obligé de faire, dans la *Gazette d'État*, une apologie des résolutions de la diète. D'autres stipendiés, que je ne

veux pas nommer, ont dû faire de même, et ce sont pourtant des libéraux.

Oh ! je les connais, ces jésuites du Nord ! Quiconque, par besoin ou par légèreté, a une fois accepté d'eux la moindre chose, est perdu pour toujours. De même que l'enfer n'abandonne plus Proserpine depuis qu'elle y a mangé un pépin de grenade, ainsi ces jésuites détiennent à tout jamais l'homme qui a reçu d'eux la plus chétive bagatelle, ne serait-ce qu'un pépin de la grenade d'or, ou pour parler prosaïquement, un simple louis ; à peine lui permettent-ils, comme l'enfer à Proserpine, de remonter, l'espace d'une demi-année, sous le soleil de la terre ; pendant cette période, ces gens nous apparaissent comme des hommes de lumière, et prennent place parmi nous autres olympiens, et ils parlent et ils écrivent tout d'ambrosie libérale ; cependant, au temps prescrit, on les retrouve dans les ténèbres infernales, dans l'empire de l'obscurantisme, et ils écrivent des apologies prussiennes, des déclarations contre les journaux français, des projets de lois de censure, ou mieux encore, une justification des résolutions de la diète.

Ces résolutions, je veux dire celles de la diète, je ne puis m'abstenir d'en parler : ce n'est ni pour en réfuter les défenseurs, et moins encore pour en démontrer, comme on l'a fait tant de fois, l'illégalité. Comme je sais très-bien par quelles gens a été fabriqué le document sur lequel s'appuient ces résolutions, je ne doute pas que cet acte, l'acte fédéral de Vienne, ne contienne les dispositions les plus légales au gré du premier caprice despotique venu. On a fait jusqu'à présent peu d'usage de ce chef-d'œuvre de la noble gentilhommerie, et le contenu en importait fort peu au peuple. Mais aujourd'hui qu'on l'a mis en son jour, ce chef-d'œuvre, que les beautés particulières à ce travail, les ressorts secrets, les anneaux cachés auxquels peuvent être rivées toutes les chaînes, les fers pour les pieds, les colliers garnis,

les menottes, enfin tout ce travail si ingénieusement fini est à jour, chacun peut voir aujourd'hui que le peuple allemand, lorsqu'il a sacrifié en 1813 et 1814 ses biens et son sang pour ses princes et qu'il devait recevoir la récompense promise de la gratitude, a été trompé de la manière la plus impie, qu'on a joué avec nous un criminel jeu d'escamotage, et qu'au lieu de rédiger la grande charte de la liberté, on ne nous a expédié qu'un contrat d'esclavage.

En vertu de ma compétence académique, comme docteur en droit, je déclare solennellement qu'un tel acte, rédigé par des mandataires infidèles, est nul et de nulle valeur; de mon devoir, comme citoyen, je proteste contre toutes les conséquences que les résolutions de la diète du 28 juin ont tirées de ce document sans valeur; de la plénitude de mes pouvoirs, comme publiciste populaire, je m'élève contre les rédacteurs de cet acte, et je les accuse d'abus de la confiance du peuple; je les accuse du crime de lèse-nation; je les accuse de haute trahison envers le peuple allemand; je les accuse!

Pauvre peuple! pauvres Allemands! pendant que vous déposiez vos armes au retour des combats livrés pour vos princes, que vous enterriez vos frères tombés dans ces combats, que vous pansiez mutuellement vos fidèles blessures et que vous voyiez en souriant couler encore le sang de votre cœur aimant, si plein de joie et de confiance: de joie, à la vue de vos princes sauvés; de confiance, dans les sentiments les plus sacrés de la reconnaissance humaine: c'est alors que là-bas, à Vienne, dans les vieux antres de l'aristocratie, on forgeait l'acte fédéral!

Chose étrange! Le prince même qui devait le plus de reconnaissance à son peuple, qui, dans ces temps de dure nécessité, avait promis pour cette raison à ce peuple une constitution représentative, une constitution populaire, comme d'autres peuples libres en possèdent, promis noir sur blanc, dans les termes les plus exprès, ce même prince

aujourd'hui a eu l'art de rendre également infidèles et parjures les autres princes allemands qui s'étaient crus obligés de donner à leurs sujets une constitution libre, et il s'appuie maintenant sur l'acte fédéral de Vienne pour anéantir les constitutions allemandes à peine épanouies, lui, qui ne devrait point sans rougir entendre prononcer le mot constitution.

Je parle de Sa Majesté Frédéric-Guillaume, troisième du nom, roi de Prusse.

Monarchiste comme je l'ai toujours été, comme je le suis toujours, il répugne à mes principes et à mes sentiments de faire porter un blâme trop acerbe sur la personne des princes eux-mêmes. C'est peut-être une suite de mes inclinations quand je les loue pour leurs bonnes qualités. Je loue donc avec plaisir les vertus personnelles du monarque dont j'ai qualifié avec tant de franchise le système de gouvernement, ou plutôt le cabinet. Je constate avec plaisir que Frédéric-Guillaume III mérite, comme homme, la haute vénération et l'amour dont la plus grande partie du peuple prussien lui paie si largement le tribut. Il est bon et brave; il s'est montré constant dans le malheur, et ce qui est plus rare, doux dans la prospérité; il est de cœur chaste, d'une modestie touchante, d'une simplicité bourgeoise, de mœurs bonnes et sédentaires, très-bon père, surtout très-tendre pour la belle czarine, tendresse à laquelle nous sommes peut-être heureusement redevables du choléra et d'un autre mal plus grand encore avec lequel nos descendants seront aux prises. De plus, le roi de Prusse est un homme fort religieux; il est fort attaché au culte; c'est un bon chrétien, ferme dans la foi évangélique; il a composé lui-même une liturgie; il croit au symbole..... Ah! je voudrais qu'il crût à Jupiter, le père des dieux, qui punit le parjure, et qu'il nous donnât enfin la constitution promise!

Ou bien est-ce que la parole d'un roi ne serait pas aussi sacrée qu'un serment?

De toutes les vertus de Frédéric-Guillaume, celle qu'on vante pourtant le plus est son amour de la justice. On raconte à ce propos les histoires les plus touchantes. Dernièrement encore, il a sacrifié 44,227 thalers et 43 bons groschen de sa cassette pour satisfaire les prétentions fondées d'un bourgeois de Kyritz. On raconte que le fils du meunier de Sans-Souci avait voulu, par besoin d'argent, vendre le fameux moulin à vent pour lequel son père s'était chamaillé avec Frédéric le Grand. Le roi actuel fit remettre au meunier gêné une somme considérable afin que le célèbre moulin à vent demeurât dans son ancien état, comme un monument de l'amour qu'on a en Prusse pour la justice. Tout cela est très-pittoresque et très-louable... Mais où est la constitution promise que le peuple prussien peut revendiquer de la manière la plus déterminée, d'après le droit humain et divin? Tant que le roi de Prusse ne remplira pas cette obligation sacrée, tant qu'il dénierà à son peuple la constitution libre si bien payée d'avance, je ne puis le nommer juste, et le moulin à vent de Sans-Souci me rappelle, non l'amour de la Prusse pour la justice, mais le vent *der wind* de la Prusse ¹.

Je sais très-bien que ses laquais littéraires soutiennent que, le roi de Prusse ayant promis cette constitution de son gré plein et privé, cette promesse a été tout à fait indépendante des circonstances du temps. Les insensés! sans âme comme ils sont, ils ne sentent pas que les hommes, lorsqu'on leur retient ce qu'on leur doit légalement, se tiennent beaucoup moins offensés que lorsqu'on leur refuse ce qu'on leur a volontairement offert; car, dans ce dernier cas, notre vanité est en outre blessée de ce que celui qui nous a librement promis quelque chose n'attache plus autant de prix à nous faire plaisir.

1. Le mot *wind* en allemand ne signifie pas seulement *vent*, mais aussi au figuré charlatanisme, vanterie et mensonge.

Ou bien n'était-ce réellement qu'un caprice privé, tout à fait indépendant des circonstances, qui aurait porté jadis le roi de Prusse à promettre une constitution libre ? Il n'aurait donc pas eu alors même l'intention d'être reconnaissant ? Et pourtant il avait bien des raisons pour cela ; car jamais prince ne s'est trouvé dans une plus piteuse position que celle où le roi de Prusse était tombé après la bataille d'Iéna, et d'où il a été tiré par son peuple. S'il n'avait eu alors sous la main les consolations de la religion, l'insolence avec laquelle l'empereur Napoléon le traitait aurait dû le faire désespérer. Mais, comme je l'ai dit, il trouva réconfort dans le christianisme, qui est bien certainement la meilleure religion après une bataille perdue. Il fut fortifié par l'exemple de son divin Sauveur, et il pouvait dire alors aussi : « Mon royaume n'est pas de ce monde », et il pardonna à ses ennemis, qui avaient occupé toute la Prusse avec quatre cent mille hommes. Si Napoléon n'eût alors été occupé de choses plus importantes, qui l'empêchaient de penser beaucoup à S. M. Frédéric-Guillaume III, il eût sans doute mis celui-ci tout à fait à la retraite. Dans la suite, quand tous les princes de l'Europe se furent attroupés contre Napoléon, que l'homme-peuple eut succombé dans cette émeute de rois, et que l'âne de Prusse eut donné le dernier coup de pied au lion mourant, celui-ci se repentit trop tard de cet oubli. Quand il mesurait avec ses pas l'étroit espace de sa cage de bois à Sainte-Hélène, et qu'il lui revenait dans l'esprit qu'il avait cajolé le pape et omis d'écraser la Prusse, il grinçait alors des dents, et si un rat venait à passer en ce moment sous ses pieds, il écrasait le malheureux rat.

Maintenant Napoléon est mort, et git bien scellé dans son cercueil de plomb sous le sable de Longwood, à Sainte-Hélène¹. Tout autour est la mer. Vous n'avez donc plus be-

1. Il ne faut pas oublier que ceci a été écrit en 1832. (H. J.)

soin de le craindre. Vous n'avez pas à craindre non plus les trois derniers dieux qui soient encore restés dans le ciel, le père, le fils et le saint-esprit, car vous êtes bien avec leur sainte valetaille. Ne craignez rien, car vous êtes puissants et sages. Vous avez de l'or et des fusils; ce qui est vénal, vous pouvez l'acheter; ce qui est mortel, vous pouvez le tuer. Il n'est guère plus possible de résister à votre sagesse. Chacun de vous est un Salomon, et il est dommage que la reine de Saba, cette femme si avisée, ne soit plus de ce monde, car vous l'eussiez devinée jusqu'à la chemise. Et puis vous avez des pots de fer pour faire enfermer ceux qui vous donnent à deviner ce que vous ne voulez pas savoir, et vous pouvez les sceller et les couler dans la mer de l'oubli; tout cela comme le roi Salomon. Ainsi que lui, vous comprenez le langage des oiseaux. Vous savez tout ce qui se gazouille et se siffle dans le pays, et si le chant d'un de ces oiseaux vous déplaît, vous avez de grands ciseaux avec lesquels vous lui coupez proprement le bec; et j'apprends même que vous voulez faire l'acquisition de ciseaux plus grands pour ceux qui chantent au delà de vingt feuilles. Vous avez en outre à votre service les oiseaux les plus fins de l'Europe; tous les nobles faucons, tous les corbeaux, surtout les noirs, tous les paons, tous les hiboux. Puis le vieux Simourgh vit encore, et il est votre grand vizir et l'oiseau le plus circonspect du monde. Il veut rétablir l'empire tout comme il existait sous les sultans préadamites, et il y met sans relâche des œufs, et c'est à Francfort qu'on les couve. Vous n'avez plus rien à craindre.

Je vous conseillerais seulement de prendre garde à une chose, au *Moniteur* de 1793. C'est un livre de magie que vous ne pouvez enchaîner, et il renferme dans son sein des formules d'évocation beaucoup plus puissantes que l'or et les fusils, des paroles avec lesquelles on peut réveiller les morts dans les tombeaux et envoyer les vivants dans les

ténèbres de la mort, paroles qui métamorphosent en géants les nains et à l'aide desquelles on écrase les géants, paroles qui peuvent abattre votre puissance d'un seul coup, comme la hache abat une tête de roi.

Je veux vous avouer la vérité. Il y a des gens qui ont assez de hardiesse pour prononcer ces paroles et qui n'auraient pas tremblé devant les apparitions les plus effrayantes ; mais ils ne savaient à quelle page du fameux grimoire trouver la formule nécessaire, et d'ailleurs ils n'auraient pu la prononcer avec leurs lèvres épaisses ; ils ne sont pas sorciers. D'autres qui, familiers avec l'art mystérieux de la baguette divinatoire, auraient su trouver le véritable mot et pouvaient le prononcer d'une langue exercée, se sont trouvés timides de cœur. Ils ont eu peur des esprits qu'ils avaient à évoquer ; car, hélas ! nous ne savons pas les paroles avec lesquelles on domine de nouveau les esprits quand le sabbat règne dans son extravagance ; nous ne savons pas, quand les manches à balai sont une fois animés, les faire rentrer dans leur sèche immobilité de bois, une fois qu'ils inondent la maison de trop d'eau rouge ; nous ne savons pas comment on conjure de nouveau le feu quand il s'entrelace avec rage par les lambris : nous avons eu peur.

Ne vous reposez pas cependant sur notre impuissance et sur notre peur. L'homme voilé du siècle, celui-là dont le cœur est aussi hardi que la langue habile, qui sait le grand mot d'évocation et le peut aussi prononcer, celui-là est peut-être près de vous, peut-être déguisé sous une livrée de valet ou sous un costume d'arlequin, et vous ne soupçonnez pas que celui-là même causera votre perte, qui vous retire humblement les bottes ou dont la crecelle provoque votre rire. Ne frissonnez-vous pas quelquefois quand ces figures serviles frétilent autour de vous avec une bassesse presque ironique, et qu'il vous vient tout d'un coup à l'esprit que c'est peut-être une ruse ; que ce malheureux qui se démène

d'un air si niaisement absolutiste, si bestialement obéissant, est peut-être un Brutus qui dissimule? N'avez-vous pas, pendant la nuit, des songes étranges qui vous préviennent contre les moindres insectes que vous avez vus par hasard ramper pendant le jour? N'avez aucune inquiétude, je ne fais que plaisanter; vous êtes tout à fait en sûreté. Nos pauvres diables de serviles ne se déguisent pas. Jarke lui-même n'est pas dangereux. N'avez non plus aucune crainte des petits fous qui vous harcèlent quelquefois avec d'inquiétantes plaisanteries. Le grand fou vous protège contre les petits. Le grand fou est en effet un très-grand fou, grand comme un géant, et il s'appelle le peuple allemand.

Oh! c'est là un grand fou! Sa jaquette bigarrée est faite de trente-six pièces. A son bonnet pendent, au lieu de sonnettes, de véritables cloches d'églises qui pèsent des quintaux, et il porte à la main une énorme batte en fer. Mais son cœur est plein de chagrins. Seulement il n'y veut pas penser, et c'est pour cela qu'il débite tant de grosses plaisanteries et qu'il rit souvent pour ne pas pleurer. Si ses chagrins trop cuisants lui reviennent en mémoire, il secoue la tête comme un insensé et s'étourdit avec le pieux bourdonnement des cloches de son bonnet. S'il arrive un brave ami qui prenne intérêt à ses maux, qui veuille en parler avec lui et conseiller quelque petit remède de famille, il entre aussitôt en fureur et le frappe avec sa batte de fer. Il en veut surtout à ceux qui lui veulent du bien. C'est le plus implacable ennemi de ses amis et le plus tendre ami de ses ennemis. Oh! le grand fou vous restera toujours fidèle et soumis; toujours il réjouira de ses gigantesques bouffonneries toutes vos nobles couvées; il fera tous les jours, à leur grand ébattement, ses vieux tours d'adresse, portera en équilibre sur le nez des fardeaux innombrables, et se laissera piétiner le ventre par d'innombrables milliers de soldats. Mais n'avez-vous pas peur qu'un beau jour les fardeaux ne

paraissent trop lourds à ce fou, qu'il ne jette de côté tous vos soldats et que dans un accès de grosse plaisanterie il ne vous presse avec le petit doigt la tête de manière à vous faire sauter la cervelle jusqu'aux étoiles?

Ne craignez rien, je plaisante. Le grand fou vous obéira toujours humblement, et si les petits fous veulent vous faire quelque mal, le grand fou les étendra morts sur la place.

Paris, 18 octobre 1832.

HENRI HEINE.